
Territoires de l'identité, territoires de la culture

Andrée Fortin
Université Laval

Pourquoi faut-il développer les régions ? Cela prend-il une justification autre que celle-ci : des gens veulent y vivre ! Soit ils sont attachés à une région à laquelle ils se sentent appartenir, parce qu'il s'agit de leur lieu de naissance ou parce qu'ils y ont déjà vécu, soit ils y trouvent la qualité de vie qu'ils recherchent : proximité de la nature, notamment. Pour aller au-delà de cette réponse évidente, il faut réfléchir à la façon dont la question est formulée.

Qu'est-ce d'abord qu'une « région » ? Pour faire court, disons qu'une région est ce qui est en dehors de la capitale et de la métropole, encore que depuis Montréal, Québec apparaisse comme une région ou que depuis New York, ce soit le cas de Montréal.

Qu'est-ce que « développer » ? Créer des emplois, soit, mais pas uniquement. S'il ne s'agit plus comme aux siècles derniers d'ouvrir des territoires, de défricher la forêt puis d'ériger des villages et des villes, on souhaiterait à tout le moins garder ouvertes les municipalités existantes, ce qui ne va pas de soi dans le contexte actuel. En effet, deux phénomènes vont à l'encontre de cet objectif en région : le vieillissement de la population, d'une part, et la scolarisation accrue, qui force les jeunes à étudier dans les grands centres, d'autre part. Garder ouvertes les municipalités, c'est y maintenir la population en place, y ramener les jeunes après leurs études et même attirer de nouveaux résidents. Pour ce faire, il faut des emplois. Mais est-ce suffisant ? Et quels emplois ? Pas n'importe lesquels, si on pense aux diplômés du cégep ou de l'université que détiennent désormais de plus en plus de jeunes. Les études sur ceux qui quittent la région où ils ont grandi¹ montrent que ce n'est pas seulement à la recherche d'emploi qu'ils partent, mais à celle d'une qualité de vie, et à l'intérieur d'une quête identitaire personnelle.

Les régions sont des lieux d'identité et d'appartenance pour plusieurs personnes. Ce sont souvent des lieux d'enracinement. Mais tout cela ne suffit pas à y retenir la population si elle n'y trouve pas d'emploi et si les gens n'ont pas l'impression de pouvoir s'y réaliser personnellement. Dit autrement, le développement a une composante économique, mais aussi une composante identitaire.

Ceux qui ont étudié dans les grands centres ou qui en sont originaires ont des attaches hors de la région ; leurs appartenances ne sont pas univoques mais complexes. Vivre en région pour eux ne signifie pas se couper de l'extérieur. Au contraire, ils souhaitent conserver leur ouverture sur cet ailleurs ; local et global doivent pouvoir s'articuler.

Les métropoles ont toujours exercé un pouvoir d'attraction et continueront à le faire. Cela dit, on ne peut préjuger qu'elles conviennent à tous et toutes. De plus, le mode de vie nord-américain actuel n'est ni généralisable à l'ensemble de la planète, ni soutenable à long terme, pour des raisons environnementales et énergétiques (et politiques, comme l'ont montré les attentats du 11 septembre 2001).

À l'ère de CNN et d'Internet (et du terrorisme), bref à l'ère des réseaux de communication, on pourrait croire que l'avenir est au « télétravail » et que désormais, les travailleurs autonomes pourront s'établir en région si tel est leur bon vouloir, et que les entreprises pourront avoir des employés « partout ».

Or, si la distance géographique semble avoir perdu de l'importance, on ne peut en dire autant de la localisation. Deux phénomènes ici font pencher la balance. Premièrement, les effets d'agglomération² et de district. Si plusieurs dossiers peuvent se régler par télé-

phone et par le biais du courriel, il n'empêche que les personnes doivent se rencontrer, et que pour la circulation des biens et des personnes, la distance compte encore. Cela dit, *agglomération* n'est pas synonyme de *méga-métropole*, et l'effet d'agglomération peut jouer dans une région ou un « district industriel ». On a beaucoup parlé durant les dernières années de la Silicon Valley, aux États-Unis, ou des districts industriels italiens. Au Québec, on parle souvent de la Beauce³.

En résumé, on pourrait dire que des raisons identitaires, écologiques et politiques font que les régions doivent être occupées, ce que facilitent les nouveaux moyens de communication. Développer, c'est créer des emplois en général, et notamment des emplois pour des diplômés, tout en misant sur les particularités du territoire. Miser sur les particularités du territoire, c'est non seulement y développer les ressources naturelles le cas échéant, mais c'est aussi miser sur le sentiment d'appartenance, sur les identités collectives et individuelles à la fois ancrées sur ce territoire et insérées dans des réseaux nationaux et internationaux.

Développer, c'est créer des emplois en général, et notamment des emplois pour des diplômés, tout en misant sur les particularités du territoire. Miser sur les particularités du territoire, c'est non seulement y développer les ressources naturelles le cas échéant, mais c'est aussi miser sur le sentiment d'appartenance, sur les identités collectives et individuelles à la fois ancrées sur ce territoire et insérées dans des réseaux nationaux et internationaux.

Si un réseau, par définition, enjambe l'espace et est déterritorialisé, il n'en va pas de même de ses diverses composantes. L'ancrage spatial est en effet ce qui permet à chacune des composantes d'un réseau de ne pas être absorbée, dissoute par ce réseau, et d'y participer pleinement. L'ancrage local apparaît ainsi essentiel à l'appartenance à un réseau plus large. Non seulement ces deux processus d'ouverture et de recentrage ne sont pas contradictoires, mais ils se renforcent mutuellement⁴.

Dans ce sens, depuis les années 1970 mais surtout 1980, partout au Québec se sont multipliés tant les centres d'interprétation sur l'histoire locale, sur des spécificités régionales ou sur l'environnement (au sens large) que les événements à caractères culturel et artistique. C'est ce qui m'a permis d'affirmer que les régions constituent désormais de nouveaux territoires de l'art⁵.

L'art et la culture actuels, en effet, ne sont plus définis uniquement par un centre, par une métropole artistique. Il n'existe plus désormais d'équivalent de Paris au début du XX^e siècle ou de New York après la Seconde Guerre ; métropoles incontestées de tous les genres artistiques... L'art actuel est traversé d'écoles et de tendances. La succession des avant-gardes s'estompe au profit de la coexistence de tendances, lesquelles fleurissent chacune dans des réseaux. C'est une des seules caractéristiques transcendant les diverses tendances que d'être insérées dans un esprit des lieux, dans un ici et maintenant, dans un mouvement d'ouverture.

L'ancrage spatial est ce qui permet à chacune des composantes d'un réseau de ne pas être absorbée, dissoute par ce réseau et d'y participer pleinement. L'ancrage local apparaît ainsi essentiel à l'appartenance à un réseau plus large. Non seulement ces deux processus d'ouverture et de recentrage ne sont pas contradictoires, mais ils se renforcent mutuellement.

Des exemples ? Chaque année, il se tient au Québec, hors de la capitale et de la métropole, une centaine d'événements artistiques dans toutes les disciplines artistiques, et que j'ai analysés en détail dans mon livre⁶. Ce qui caractérise ces événements dans l'ensemble, c'est qu'ils misent sur les caractéristiques de lieux : sur des matériaux (art *in situ*), sur l'histoire de la région (sculpture sur bois à St-Jean-Port-Joli), des thèmes (art-textile à St-Hyacinthe), des formats (art miniature à Ville-Marie).

Ces événements tablent sur la passion des résidents : poésie à Trois-Rivières, jazz à Rimouski, cinéma à Rouyn. Sans qu'il y ait nécessairement une tradition forte au départ, il peut s'en développer une au fil des

ans. En effet, ces événements inventent parfois même une spécificité artistique régionale comme dans le cas du Festival de la musique actuelle à Victoriaville.

Les régions, bref, ne sont pas refermées sur elles-mêmes. À Trois-Rivières, au Festival international la poésie, ce sont des poètes d'une vingtaine de « coins du monde » que l'on accueille chaque année ; Drummondville a reçu des troupes de plus de soixante pays à son Festival de folklore depuis 1982. C'est une forme d'ouverture au monde dont il ne faut pas sous-estimer les effets. Les régions se branchent directement sur l'international, sans passer par Montréal, tout en affirmant leur identité propre.

Que les régions deviennent productrices de culture et qui plus est, s'inscrivent dans des courants artistiques n'est pas contradictoire avec un projet économique. Dans certains cas, on mise explicitement sur ces « PME culturelles » et leurs retombées économiques et touristiques pour sauver une localité, lui donner un nouveau visage, un nouvel essor. Pensons à Baie-Saint-Paul, à son symposium, son Centre d'exposition et ses galeries d'art. Ce n'est pas seulement bon pour le tourisme, mais ça l'est aussi pour les résidents qui au fil de l'année ont accès à des activités culturelles diversifiées.

Que les régions deviennent productrices de culture et qui plus est, s'inscrivent dans des courants artistiques n'est pas contradictoire avec un projet économique. Dans certains cas, on mise explicitement sur ces « PME culturelles » et leurs retombées économiques et touristiques pour sauver une localité, lui donner un nouveau visage, un nouvel essor.

L'ensemble des événements artistiques dans une ville ou une région y met en place une vie culturelle, qui n'est pas celle d'une métropole, certes, mais qui existe bel et bien. Ainsi, au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la Semaine de la marionnette revient tous les deux ans (depuis 1990), en alternance avec la Biennale du dessin de l'estampe et du papier (depuis 1989). Il y a eu aussi, dans la foulée de la « Fabuleuse » (histoire d'un Royaume), plusieurs spectacles musicaux depuis 1988 conçus et présentés dans la région. Il y a encore

Jonquière en musique (depuis 1989), le Festival des musiques de création (depuis 1989), le Rendez-vous du film et de la vidéo sur l'art, à Chicoutimi (depuis 1994), le Rendez-vous à Laterrière pour les amateurs de musique classique (depuis 1990). Et je ne parle ici que des événements, pas des activités régulières des divers centres culturels ou d'exposition, centres d'artistes, théâtres ou tournées. La vie culturelle en région ne se réduit pas à la circulation de « produits » culturels en provenance de Montréal. Il y a bel et bien production artistique en région dans une logique à la fois d'ouverture à l'ailleurs et d'affirmation régionale.

Baie-Saint-Paul se proclame « Ville d'art » et Trois-Rivières, « Capitale de la poésie ». Les régions ne sont pas seulement des régions-ressources ; elles sont aussi des lieux de culture. Bref, il y a occupation culturelle de l'espace régional, et la base à la fois d'un nouveau mode d'occupation de l'espace régional, des identités régionales et d'une transformation profonde de la culture⁷.

S'il faut développer les régions, il ne s'agit certes pas que d'y créer des emplois, même si cela demeure la base de développement. Les emplois peuvent être industriels, miser sur les ressources. Ils doivent aussi miser sur les moyens de communication actuels et contribuer à la définition de l'identité et de la culture régionale ! Développer une région, c'est en faire un lieu où il fait bon vivre, un lieu ouvert sur le reste du monde ; c'est s'insérer dans des réseaux politiques et économiques, mais aussi culturels et artistiques. ■

Notes et références

- 1 ROY, Jacques (1992). « L'exode des jeunes du milieu rural : en quête d'un emploi ou d'un genre de vie », *Recherches sociographiques*, vol. 33, n° 3, p. 429-444 ; GARNEAU, Stéphanie (2000). *La mobilité géographique des jeunes au Québec. Identité et sentiment d'appartenance au territoire*, mémoire de maîtrise, Université Laval ; GAUTHIER, Madeleine (dir.) (1997). *Pourquoi partir ?* Sainte-Foy, IQRC.
- 2 CASTELLS, Manuel (1998). *La société en réseaux : l'ère de l'information*, Paris, Fayard.
- 3 JULIEN, Pierre-André (1997). *Le développement régional. Comment multiplier les Beauces au Québec*, Sainte-Foy, IQRC. (Collection Diagnostic) ; BILLETTE, André et Mario CARRIER (1993). « Régulation socio-identitaire des activités économiques beauceronnes », *Recherches sociographiques*, vol. 34, n° 2, p. 261-277.

4 FORTIN, Andrée (2000). *Nouveaux territoires de l'art. Régions, réseaux, place publique*, Québec, Nota Bene.

5 FORTIN, Andrée (2000). *Op. cit.*, note 3.

6 FORTIN, Andrée (2000). *Op. cit.*, note 3.

7 DEROUIN, René (dir.) (2001). *Pour une culture du territoire*, Montréal, L'Hexagone.